



Cécile Rabot

La construction de la visibilité littéraire en bibliothèque

Presses de l'enssib

Chapitre 5. Hétéronomie ou stratégie ?

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.4470

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Villeurbanne

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 30 janvier 2019

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460658



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

Référence électronique

RABOT, Cécile. *Chapitre 5. Hétéronomie ou stratégie ?* In : *La construction de la visibilité littéraire en bibliothèque* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2015 (généré le 18 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/4470>>. ISBN : 9782375460658. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.4470>.

Ce document a été généré automatiquement le 18 février 2021.

Chapitre 5. Hétéronomie ou stratégie ?

- 1 La tendance de certains choix à redoubler une visibilité déjà construite par ailleurs fait l'objet de débats parmi les bibliothécaires eux-mêmes. Elle pose en effet la question de l'autonomie de l'institution et de son rôle en termes de politiques culturelles. Est-il du ressort de la bibliothèque de proposer et même de mettre en avant les productions dont les médias parlent déjà abondamment et qui bénéficient de tout un dispositif de promotion ? Comme instance de mise en œuvre des politiques de diffusion du livre, la bibliothèque ne devrait-elle pas plutôt chercher à valoriser des auteurs méconnus, des petits éditeurs indépendants et innovants, des productions moins visibles, mais qui incarnent la plus grande diversité culturelle possible ? Quel est, dès lors, le sens de ces présentoirs de « Nouveautés » où l'on trouve plus de best-sellers que de premiers romans ? Quel est l'intérêt d'un présentoir « Coups de cœur » qui s'en tient presque exclusivement aux romans des grands éditeurs et aux auteurs qui ont connu un succès certain ? Ces questions surgissent régulièrement dans les entretiens, tantôt de manière latente à travers les discours de mise à distance des best-sellers, des usagers « moutons », de la « consommation gratuite » et du dispositif des « Nouveautés » lui-même, tantôt explicitement, dans une perspective réflexive, chez ceux-là mêmes qui, occupant plutôt des positions de responsabilité, mettent en œuvre ces choix hétéronomes et qui, tout en s'interrogeant sur leur bien-fondé, explicitent les logiques qui les sous-tendent.

Une hétéronomie critiquée

Une soumission aux logiques économiques

- 2 Les achats et surtout les mises en valeur de documents relevant de positions dominantes du champ littéraire vont d'autant moins de soi en bibliothèque que leurs personnels sont *a priori* plus libres à l'égard des impératifs de rentabilité que d'autres acteurs occupant des positions de médiation dans la chaîne du livre. Les libraires, par exemple, sont parfois conduits par la nécessité de survivre dans un contexte

économique difficile à « vendre l'ouvrage à succès » plutôt qu'à « aider au succès d'un ouvrage », comme le note Jacques Dubois :

« On a parfois représenté le libraire, tout comme le bibliothécaire, à la façon d'un médiateur entre les maisons d'édition et leurs auteurs d'une part et les lecteurs de l'autre. Mais il ne faut pas se dissimuler que les contraintes de la production et de la distribution l'emportent généralement en raison de l'importance des intérêts matériels auxquels elles correspondent. Le libraire a plus de raisons de vendre l'ouvrage à succès que d'aider au succès d'un ouvrage. »¹

- 3 Si le fait de proposer à la vente des best-sellers et d'autres livres fortement médiatisés peut être une stratégie du libraire pour faire rentrer de l'argent rapide, la bibliothèque n'a rien à gagner financièrement à proposer ce type d'ouvrages plus qu'un autre, puisqu'un emprunt ne génère aucune forme de profit économique. Institution non marchande et financée par l'argent public, la bibliothèque n'a rien à vendre, mais est un instrument de mise en œuvre des politiques culturelles, lesquelles sont destinées plutôt à compenser les effets du marché qu'à les suivre. L'hétéronomie dont elle fait preuve en s'alignant sur les autres instances de prescription et surtout en reprenant les logiques promotionnelles des médias suscite ainsi des critiques non seulement de la part d'usagers du service public, mais aussi au sein même de la profession.
- 4 Le système des « Nouveautés », qui incarne au plus haut point cette logique hétéronome, est le dispositif qui suscite le plus de prises de positions critiques, mais la rareté des bibliothèques ayant décidé de ne pas adopter la pratique généralisée des « prêts une semaine » tend à prouver un consentement très large, lié à des intérêts bien compris. Ceux qui approuvent le plus le fonctionnement du dispositif ne sont en effet pas les plus passifs, qui y verraient un moyen de se décharger d'une partie du travail de sélection, mais plutôt des bibliothécaires qui se tiennent de près au courant de l'édition et qui, conscients de la position centrale des auteurs sélectionnés, estiment nécessaire leur diffusion à l'ensemble du réseau, au nom de la demande qu'ils ne manqueront pas de susciter. Si ses modalités ont quelquefois été contestées, avec d'ailleurs pour résultat une évolution du dispositif, le principe de son existence n'a jusqu'ici pas été remis en cause.

La bibliothécaire en charge de la sélection des « Nouveautés » pointe ces divergences d'opinions : « Alors, il y avait ceux qui trouvaient ça très bien, ceux qui trouvaient qu'il y en avait trop, ceux qui... Parce que le problème des "Nouveautés", c'est : pour chaque titre, en tout cas en fiction, 49 exemplaires. Donc toutes les bibliothèques adultes reçoivent un exemplaire de "Nouveautés". Bon, c'est vrai que pour avoir un consensus sur les titres, sur la quantité, tout ça, c'est quasiment impossible ! Mais bon, c'est l'idée, c'est un budget à part, hein, c'est pas pris sur le budget des bibliothèques : c'est un budget "Nouveautés", qui est géré ici d'ailleurs [au niveau central]. Et bon, voilà. Donc ça a un côté un peu rigide, un cadre un petit peu strict comme ça, qui fait que, bon, évidemment ça ne peut pas contenter tout le monde. » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

- 5 Le dispositif est, par exemple, présenté par certains bibliothécaires comme ne relevant nullement de l'établissement et, à ce titre, n'engageant aucunement leur propre responsabilité. Une bibliothécaire explique ainsi son intérêt pour les premiers romans par distanciation avec « les "Nouveautés" qu'on ne choisit pas et qu'on reçoit d'office : Je me suis dit : "Pourquoi lire toujours des nouveautés qu'on nous impose ?" Parce qu'on nous les impose dans les bibliothèques ! »² Or, de fait, les établissements ont toujours eu voix au chapitre dans le choix des nouveautés : jusqu'en 2007, leurs responsables avaient à se prononcer par vote pour inscrire tel titre comme

« Nouveautés ». Certains considéraient du reste ce vote inutile, faute d'informations suffisantes pour juger les « à paraître », et préféraient s'en remettre, sans être consultés, à la décision des spécialistes qui avaient pu considérer la question de plus près.

- 6 Depuis 2008, chaque bibliothèque est libre de choisir les « Nouveautés » qu'elle veut prendre et d'écarter celles qui ne l'intéressent pas. La responsable de la sélection au niveau central du réseau était elle-même favorable à cette autonomie accrue, comme elle le précisait dans un entretien réalisé avant la mise en place du nouveau fonctionnement :

« Ce qu'on aimerait, c'est quelque chose de plus souple, c'est-à-dire pouvoir continuer de faire une sélection d'ouvrages avant parution et avec une livraison rapide, mais que les bibliothèques aient le choix de les acquérir ou pas. Ce qui se passe un peu pour les "presto" en discothèques, c'est-à-dire une liste de nouveautés, mais avec encore la possibilité de les acheter ou pas. Et là-dessus, les collègues ne sont pas très d'accord. Il y a des collègues qui continuent à penser que c'est très bien qu'on impose quelque part des titres comme ça à l'ensemble du réseau. » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

- 7 Ces arguments semblent surtout un moyen de remettre en cause à mots couverts un dispositif auquel nombre de bibliothécaires n'adhèrent pas pleinement. D'une part, en effet, ce système est perçu comme une menace potentielle pour l'autonomie des établissements (dans la mesure où les « Nouveautés » faisaient, jusqu'à une date récente, l'objet d'achats systématiques pour toutes les bibliothèques du réseau parisien). Surtout, il suscite des réticences parce qu'il se fonde sur un succès médiatique toujours suspect, semble faire de la bibliothèque un lieu de consommation parmi d'autres et, par sa logique de réponse à la demande, paraît antithétique de la politique d'offre sur laquelle la bibliothèque publique entend fonder son identité de service non marchand.
- 8 Dans un système d'opposition binaire entre un pôle de production de masse aux logiques purement commerciales (donc étrangères aux logiques propres du champ littéraire) et un pôle de qualité aux logiques esthétiques, le succès est toujours suspecté de médiocrité, car perçu comme un indice d'hétéronomie. D'où une méfiance générale à l'égard de livres choisis en fonction de la seule réputation médiatique des auteurs. Car si les bibliothécaires sont les premiers promoteurs de la logique auctoriale, en rapportant systématiquement tout écrit au nom propre de son auteur et à la carrière de celui-ci, ils n'en sont pas moins critiques envers le vedettariat et une « économie du star-system »³ fondée sur d'autres valeurs que le talent, qui fait de l'auteur un producteur soumis aux lois du marché plutôt qu'un créateur libre et inspiré.
- 9 Une bibliothécaire investie dans la promotion du « Premier roman » oppose ainsi l'authenticité et la créativité des primo-romanciers aux « grands auteurs qui ne sont plus intéressants », ne faisant que réutiliser des techniques éprouvées :

« Moi, j'ai lu quelquefois des "Nouveautés", bon, c'était le x^e roman... oh la la, on sent qu'ils n'ont plus rien à dire ! Ils continuent à écrire parce que c'est bien écrit, c'est bien léché, c'est parfaitement... c'est tout trop bien, c'est tout trop bien ! – Vous avez des auteurs ou des titres en tête quand vous dites ça ? – Non, je ne voudrais pas être méchante, mais... [Elle rit] Je n'ai pas exactement les titres, mais il y a des grands auteurs qui ne sont plus intéressants. Même il y en a qui arrivent à... je ne sais pas comment ils font pour être publiés : ils ne captivent plus du tout le public, ou alors celui qui lit ça, c'est vraiment par snobisme qu'il peut dire que c'est bien. » (extrait d'entretien, 8 avril 2008)

Les bibliothécaires du comité d'analyse des romans, réunis pour une séance d'examen des dernières parutions éditoriales, évoquent ainsi le cas du roman d'Anna Gavalda, *La consolante*, sorti depuis peu, et qui constitue un exemple de ces auteurs repérés qui finissent par lasser ou décevoir : « [Une bibliothécaire témoigne de son expérience de lecture] J'en suis au stade où ça me pompe l'air, quoi. [...] Ça me gonfle, quoi ! [...] J'avais lu les deux premiers. Mais j'avais pas lu *Ensemble, c'est tout*. Et bon, là, ça commence à me gonfler ! – [Un de ses collègues] J'ai une collègue qui ne jurait que par Gavalda et elle n'a pas dépassé la page 50. – [La première] Ah ben non, moi j'ai dépassé... j'ai dépassé la page 50 ! – [Une autre collègue] Il se lit, mais il est décevant. »⁴

En l'occurrence, c'est non seulement le texte qui déçoit, mais aussi, d'un point de vue politique, la posture de l'auteur qui vire à ce qu'une bibliothécaire présente comme une forme de populisme : « En tout cas, j'étais allée l'écouter à Atout Livre et elle a dit quelque chose qui m'a assez choquée... Bon, vous savez qu'on lui avait piqué son ordinateur sur lequel il y avait le début... Alors elle a dit une chose qui m'a énormément choquée. Elle a dit : maintenant, je sais ce que c'est que d'être au chômage... [...] Faut pas exagérer quand même ! Avec les gens dans le Nord de la France, l'Est, qui se retrouvent sans boulot, sans espoir de boulot, sans fric... Elle, ça va, hein ! [...] C'est choquant de dire ça, quand même. » (*ibid.*)

- 10 La distance à l'égard des vedettes médiatiques vaut aussi pour les grands best-sellers symboles de la littérature la plus commerciale. L'exemple du *Da Vinci Code* de Dan Brown est ainsi mobilisé à plusieurs reprises, lors d'entretiens menés au printemps 2005, comme le parangon d'une littérature « dont tout le monde parle » et que les bibliothécaires ne peuvent ignorer, mais qui provoque chez eux une réaction de rejet allant souvent jusqu'au refus de lecture. Que leurs goûts les portent plutôt vers la littérature classique, les publications du pôle de production restreinte ou les romans grand public, trois bibliothécaires de la même équipe d'une bibliothèque parisienne moyenne rejettent ainsi explicitement ce livre, qu'ils citent d'ailleurs pour la plupart spontanément.

Selon le principe de la distinction dont Pierre Bourdieu a montré qu'il participe à structurer l'espace social des goûts⁵, la conservatrice responsable de la bibliothèque parle de l'absence d'envie qu'il suscite par le volumineux discours qui l'entoure : « Je ne lis pas par exemple le *Da Vinci Code*, dont tout le monde parle. Alors ça déjà, je n'ai pas envie ! » (extrait d'entretien, 6 avril 2005)

Une bibliothécaire de son équipe, familière de romans de grande production, déclare franchement : « Moi, je me refuse à le lire. » (extrait d'entretien, 8 avril 2005)

Le bibliothécaire le plus ouvert est paradoxalement le plus intellectuel de l'équipe : tout en jetant sur le livre un regard critique, il consent à jouer le jeu de la lecture sans préjugé et de la réservation pour les usagers qui en sont demandeurs, comme il en témoigne en riant : « Et les ouvrages qui ont un grand succès, comme le *Da Vinci Code* ? – Ah, je n'aime pas ! – Vous l'avez lu ? – Oui, je l'ai lu. J'ai trouvé ça... Je ne comprends pas pourquoi ça a du succès, mais bon, je n'empêcherai pas les gens de lire des best-sellers ! Au contraire, je les réserve. [Il rit] » (extrait d'entretien, 12 avril 2005)

Le rire témoigne néanmoins de la distance critique prise avec une pratique consentie plus qu'approuvée.

- 11 Ce qui pose problème pour les bibliothécaires, ce n'est pas tant la logique de succès sur laquelle se fonde la sélection des « Nouveautés », que le fait que ce succès soit moins ici une reconnaissance du public que le fruit d'adroites stratégies commerciales qui parviennent à attirer l'attention (et les ventes) sur des auteurs qui, d'un point de vue littéraire (c'est-à-dire au vu de l'intérêt des œuvres), ne le méritent pas, mais qui importent dans le champ littéraire un capital, notamment social, constitué ailleurs, en

particulier dans l'espace journalistique. C'est toute la différence entre ce succès des best-sellers, purs produits du marketing, et le succès, souvent plus lent, fondé sur le bouche-à-oreille entre lecteurs ou entre professionnels et amateurs, qui a généré, par exemple, des records de vente de *Sous les vents de Neptune* de Fred Vargas, publié aux éditions Viviane Hamy, ou des *Déferlantes* de Claudie Gallay, paru aux éditions du Rouergue.

- 12 Suivre, et même anticiper une demande créée par des stratégies marketing, est souvent considéré comme contradictoire avec la prétention de la bibliothèque à s'inscrire dans un monde civique non marchand, par opposition au monde marchand auquel appartient la librairie, et avec l'ambition des bibliothécaires de participer à faire découvrir et de soutenir des productions à rotation lente, moins rentables pour le marché, mais dont la qualité est jugée supérieure. Dans cette optique, la promotion des best-sellers ne relève pas de la fonction première d'une bibliothèque publique, parce qu'elle correspond à un suivi de la demande et non à une politique d'offre. Martine Poulain, qui figure parmi les porte-parole légitimes de la profession, rejette explicitement la « politique de la demande » : « Ce n'est pas la peine d'être une bibliothèque si l'on fait une politique de la demande. »⁶
- 13 De fait, deux logiques s'offrent aux bibliothèques. Soit, privilégiant la rentabilité, leurs acquisitions se contentent de suivre une demande explicite, dominante et largement conditionnée par la pression médiatique, au risque d'exclure quantité d'ouvrages plus discrets, soit, sacrifiant la rentabilité à une vision plus engagée du service public, les bibliothécaires considèrent de leur devoir de proposer une offre diversifiée, cohérente et adaptée, mais pour laquelle il faudra créer une demande. Outre que la bibliothèque n'est structurellement guère préparée à faire face à un afflux de demandes concentrées sur un petit nombre de titres, les politiques de réponse à la demande suscitent des réticences fortement partagées dans la profession. Jean-Claude Utard, inspecteur des bibliothèques de la Ville de Paris, met en avant la nécessité de ne pas se limiter à une « politique de la demande », mais de proposer une offre alternative, qu'il présente comme complémentaire : « L'intérêt bien compris [...] est de présenter une offre complémentaire à l'offre marchande. »⁷ La bibliothèque n'a en effet de sens, au regard des politiques publiques de la culture, que si elle sait maintenir une exigence de qualité et constituer une force de propositions alternatives.
- 14 Or, nombre de bibliothécaires craignent que la réponse à la demande, à laquelle pousse la rationalisation des politiques publiques mise en œuvre depuis les années 1990, ne mette fin à toute politique d'offre.

Anne-Marie Bertrand pointe cette crainte qui tendrait à transformer le « service public » en « service au public » : « La fin annoncée du “service public à la française” s'accompagne de la fin de la politique d'offre : la bibliothèque, disait Dominique Tabah, ne doit pas “seulement être chargée de répondre à la demande la plus manifeste ou la plus immédiate” [BBF, 1997, n° 1]. Or, dans les années 1990, apparaît une version édulcorée du service public qui en fait un “service au public”, c'est-à-dire que la satisfaction du public, et donc la politique de la demande, deviennent les axes de légitimité des services publics. Les usagers deviennent des clients – logique accentuée (accélérée ?) par l'offre de services personnalisés, de services à la demande. »⁸

Un encouragement du consumérisme

- 15 Une partie des usagers viennent chercher en bibliothèque des livres dont ils ont entendu parler, notamment dans les médias, et qu'ils ne souhaitent pas acheter. C'est par rapport à ce type de demande qu'est conçu le dispositif des « Nouveautés », comme le souligne la bibliothécaire chargée de leur sélection :

« Il y a les gens qui [...] vont venir uniquement pour les nouveautés, qui vont même précéder l'achat de la nouveauté parce que la veille ils ont écouté untel à la télé et puis voilà, ce livre, ils le veulent, donc ils vont venir le lendemain dire : "Alors, quand est-ce que vous le recevez ?" et qui vont faire une réservation dessus avant même que le bouquin soit là, en gros. » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

- 16 Mais un certain nombre de bibliothécaires dénoncent l'attitude qui préside à cette pratique, présentée par eux comme moutonnaire.

Un bibliothécaire d'une bibliothèque moyenne, qui incarne le pôle intellectuel de son équipe, confirme pour la déplorer cette tendance qui lui semble mettre à mal le rôle prescripteur du bibliothécaire : « Il suffit que ce soit médiatisé, qu'ils [les usagers] en entendent parler, à la radio, à la télévision, ou dans la presse, que des amis l'aient lu et ils viennent à la bibliothèque prendre le livre. » (extrait d'entretien, 12 avril 2005)

Une bibliothécaire de la BILIPO, spécialiste du roman policier au niveau du réseau, cite l'exemple de Mary Higgins Clark pour illustrer le paradoxe d'auteurs désormais « vraiment sans intérêt », mais toujours très demandés : « Pour le grand public, pour les bibliothèques de lecture publique, effectivement, bon, les gens évidemment vont demander les best-sellers. [...] Mary Higgins Clark est un auteur qui a écrit deux excellents romans au début de sa carrière et qui les a répétés depuis : ce n'est pas bon, ça n'a plus aucun intérêt, je veux dire, c'est vraiment sans intérêt. [Mais] il est impossible de ne pas avoir le dernier Mary Higgins Clark et on va même le commander en "Nouveautés". [...] [La presse] a une influence sur les lecteurs : eux, ils la lisent. Donc c'est pour ça qu'on ne peut pas laisser passer, malheureusement, le dernier Mary Higgins Clark, parce que ça va être signalé, alors que ça ne le mérite pas. » (extrait d'entretien, 3 août 2007)

- 17 On voit dans ces présentations toute l'ambiguïté de la position de bibliothécaires qui consentent à servir cette demande fondée sur des médias aux intérêts qu'ils estiment plus ou moins commerciaux, mais qui ne peuvent s'empêcher de la mettre à distance comme étrangère à leurs propres valeurs et à ce qui constituerait leurs propres prescriptions. C'est à la fois l'avidité des usagers qu'ils critiquent, leur manque de curiosité et leur tendance à se laisser influencer aveuglément par des prescriptions concurrentes.

Une bibliothécaire du réseau parisien, en poste dans un établissement aux fonds de niveau relativement élevé, souligne l'opposition entre les demandes d'usagers influencés par les médias et les exigences de qualité défendues par la profession de bibliothécaires : « Nous, par exemple, dans les bibliothèques, on ne choisit pas forcément [les livres] que les lecteurs voudraient lire. Parce que eux, ils veulent lire ce qui est paru dans la presse, les médias. Et puis nous, on choisit ce qu'on estime avoir quelque chose [à voir] avec la vraie écriture, quelque chose de véridique dans le fond, hein. [...] [Certains lecteurs] prennent un peu tout ce qu'ils trouvent. Donc il faut qu'on leur dise : il n'y a pas que ce qui est connu du grand public qui est bon. » (extrait d'entretien, 8 avril 2008)

- 18 Nombre de bibliothécaires dénoncent l'individualisme, l'hédonisme et le consumérisme d'usagers, qui considèrent que la bibliothèque doit satisfaire tous leurs besoins ou leurs

« caprices », y compris ceux qui sont perçus comme illégitimes par rapport à une logique de service public fondée sur une sélection par la légitimité et la qualité.

Un bibliothécaire, désireux de promouvoir des ouvrages plus exigeants, critique ainsi une posture qu'il qualifie de « consommation gratuite » d'usagers qui cherchent dans la bibliothèque un moyen de satisfaire une demande constituée ailleurs, rendant ainsi caduque la fonction prescriptrice de l'institution et de ses professionnels : « Je crois que c'est de la consommation gratuite, la bibliothèque. Donc ils sont des consommateurs normaux, ils écoutent les médias, ils ont envie de consommer, ils viennent consommer à la bibliothèque. Bon, c'est un best-seller, ils consomment un best-seller. C'est pas forcément le *Da Vinci Code*, ce sera vrai pour n'importe quel best-seller. – Vous pensez que c'est spécifique à la bibliothèque ? Ce n'est pas le même rapport, par exemple, avec la librairie, avec les livres qu'ils achètent ? – C'est le même rapport, mais ici, c'est gratuit, c'est ce que je vous dis, c'est de la consommation gratuite : il y a aussi cet aspect société de consommation, mais consommation gratuite. Mais ça, c'est un peu... ouais, c'est un peu ennuyeux. Parce que là, vous perdez tout à fait votre rôle de prescripteur ou... choix de qualité. Bon, moi je trouve que c'est nul *Da Vinci Code*, mais bon... [Il rit] Et on a trois exemplaires à la bibliothèque et ça sort tout le temps. [Il rit] » (extrait d'entretien, 12 avril 2005)

Bibliothécaire en fin de carrière, la responsable de la sélection des imprimés au Service du document et des échanges admet la réalité de cette tendance, qui lui semble nier ce qui fait l'identité même de l'institution et de la profession : « C'est vrai qu'on est caisse de résonance de ce qui a déjà du succès. Ça, c'est terrible. » (extrait d'entretien, 28 juin 2006)

À l'occasion d'un autre entretien, l'exemple des guides de voyage empruntés par des lecteurs assez riches pour s'offrir un voyage dans un pays lointain est aussi mobilisé pour dénoncer cette logique consumériste : « C'est vrai que moi, j'étais choquée, quand je suis arrivée au SDE [Service du document et des échanges], je me disais : qu'est-ce qu'on a besoin d'acheter un guide du Routard du bout du monde ? Les personnes qui prennent un billet d'avion pour aller à l'autre bout du monde, elles pourraient se payer... » (extrait d'entretien, 29 juillet 2010)

Le secrétaire du comité romans tient, sur ce lecteur imaginé, un discours particulièrement critique, mobilisant la métaphore du mouton de Panurge, par opposition aux « gens exigeants » qui apprécient le « côté hors des sentiers battus » que lui-même cherche à promouvoir : « Vous voyez, il y a deux types de lecteurs : il y a le lecteur mouton, mouton de Panurge, qui va vouloir absolument lire ce que tout le monde lit et ce dont on a parlé dans la presse, et puis il y a... Justement beaucoup de lecteurs viennent en bibliothèque en sachant qu'ils vont y rencontrer un choix plus original... Donc le côté "hors des sentiers battus", ça leur plaît beaucoup, hein. [...] Les gens exigeants, eux, ils ne se laissent pas manipuler par la mode. » (extrait d'entretien, 15 avril 2008)

- 19 À ces demandes uniformes de « lecteurs moutons », « manipulés par la mode », les bibliothécaires préfèrent en général le lecteur curieux, usager idéal de la bibliothèque, prêt à se laisser séduire par des propositions dont il n'avait jamais entendu parler auparavant et qui valorisent davantage le professionnel dans sa fonction de passeur. L'intérêt rejoint ici la conviction éthique pour amener les bibliothécaires à encourager la diversité des goûts et l'ouverture d'esprit plutôt que la consommation de best-sellers.

Une autre bibliothécaire, d'une bibliothèque parisienne moyenne, emploie le qualificatif de « moutons » pour présenter le refus manifesté par certains usagers devant ses propositions alternatives : « Je vous donne l'exemple du *Da Vinci Code* : moi, je commençais à être agacée par tous ces gens qui avaient une seule idée, c'était de lire ce livre-là, parce que je trouvais que ça avait un côté un peu moutons. Enfin, je veux dire, je comprends que les gens s'intéressent à ce livre, mais ce que je comprends moins bien, c'est qu'il m'est arrivé plusieurs fois de dire à des gens : "Écoutez, il est indisponible et si vous faites une réservation pour ce livre, vous

allez attendre des mois, donc ce n'est même pas la peine de la faire. Par contre, je peux vous conseiller quelque chose d'équivalent, qui est aussi bien et à mon avis mieux que le *Da Vinci Code*», et il m'est arrivé plusieurs fois que les gens me disent non. Et je trouvais ça dommage. Bon, heureusement, ce n'est pas la majorité, mais il y a des gens qui m'ont mis une fin de non-recevoir : «Non, il n'est pas question que je lise tel auteur !» Et il y a d'autres gens qui étaient ravis au contraire et qui sont revenus en me disant : «J'ai beaucoup aimé cet auteur-là. Du coup je n'ai pas besoin de lire le *Da Vinci Code*.» » (extrait d'entretien, 8 avril 2005)

Une bibliothécaire d'une grande bibliothèque dénonce une volonté de « briller dans les salons littéraires » et un « snobisme de la lecture » qui fait se détourner à la fois des classiques et, paradoxalement, de la littérature contemporaine la plus neuve – en particulier du premier roman dont elle fait personnellement la promotion : « Si ce n'est que pour dire : «Ah, eh bien, moi, je l'ai lu !», et puis briller dans les salons littéraires et auprès de ses amis en disant : «Oh, moi, le dernier untel, je l'ai lu !», parce qu'il y a des gens qui nous demandent aussi : «Eh bien, vous qui travaillez en bibliothèque, vous ne pouvez pas me donner les dix meilleurs livres ?» Ils pensent que nous on n'est [là] que pour sélectionner le meilleur, le plus compétitif, le meilleur rapport qualité prix, le meilleur produit. Si on leur parle de littérature classique, ils disent : «Oh ben, ça c'est trop vieux !» Si on leur parle de littérature contemporaine... – *Ils veulent le meilleur, mais vraiment du moment ?* – Ils veulent le meilleur pour... – *L'air du temps ?* – Voilà. Le meilleur, c'est ce qui sort le plus, ce qui a été le plus dit, la nouveauté, pour dire : «Ben je l'ai lu, moi aussi je fais partie de ce groupe d'élus qui ont lu» [*elle rit de la proximité des deux termes*]. Voilà. Il y a un peu le snobisme de la lecture là-dessus aussi. Alors que le premier roman, bof, c'est des œuvres de jeunesse, ce n'est pas de la qualité, on va plutôt lire des choses sûres. » (extrait d'entretien, 8 avril 2008)

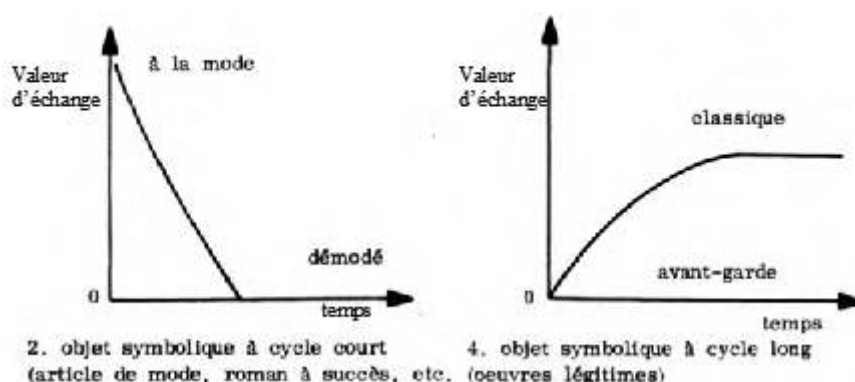
Ce n'est donc pas l'originalité et la découverte de l'inconnu qui sont recherchées par les usagers décrits ici, mais plutôt les valeurs sûres que sont susceptibles de constituer les dernières productions d'auteurs déjà connus – selon l'exact principe du dispositif des « Nouveautés » de la Ville de Paris.

- 20 Une partie de la profession considère que céder à ce genre de demandes, c'est d'une certaine manière choisir la facilité, dans la mesure où les livres concernés sortent massivement sans que le bibliothécaire ait à faire d'effort pour les mettre en valeur. La bibliothèque se trouve, avec les best-sellers, réduite à un rôle de distributeur : elle devient un lieu d'approvisionnement gratuit pour des livres qui se passent sans peine de toute promotion institutionnelle (donc de tout bibliothécaire), parce que leur promotion commerciale massive a suffi à assurer leur succès, alors qu'une offre alternative impliquerait une médiation plus active.

Une logique à court terme

- 21 L'autre problème soulevé par l'achat des livres les plus médiatisés concerne la temporalité courte et l'effet de mode dont ils semblent relever. *A priori*, ces ouvrages qui constituent l'essentiel des « Nouveautés » « ne peuvent échapper à la loi commune qui renvoie la «dernière mode» au «démodé» et qui condamne le «créateur» à «se renouveler» »⁹ en s'inspirant de l'air du temps et en participant du même coup à le créer. La courbe de demande ainsi définie, avec un afflux initial puis un assèchement progressif, assimile les best-sellers à des produits « jetables » de grande consommation, c'est-à-dire à des biens à cycle court.

Graphique 4. Évolution de la valeur d'échange des biens techniques et des biens symboliques à cycle court et à cycle long (schéma de Pierre Bourdieu et Yvette Delsaut)



Source : Pierre Bourdieu, Yvette Delsaut, « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la magie », Actes de la recherche en sciences sociales, n°1, janvier 1975, p. 17.

Les « Nouveautés » suivent à cet égard la logique des « tendances » observée par Guillaume Erner : « Et puis un jour, la mode passe ; l'objet tant désiré hier, le *must have*, devient le comble du démodé ; le signe distinctif, objet de toutes les convoitises, se mue en stigmat. Le cimetière des tendances gagne un nouvel occupant. »¹⁰

Cet effet d'obsolescence était d'autant plus manifeste quand les « Nouveautés » étaient acquises en un grand nombre d'exemplaires par bibliothèque, comme ce fut longtemps le cas dans les bibliothèques anglo-saxonnes¹¹. Mais les régimes juridiques sont différents : tandis que ces dernières sont autorisées à revendre ensuite les exemplaires démodés, les bibliothèques françaises ne peuvent se débarrasser autrement que par un simple désherbage des 10 ou 15 volumes identiques, qui, une fois l'effet de mode passé, ne quittent plus guère les rayonnages.

La responsable de la sélection des « Nouveautés » présente ainsi la multiplicité des exemplaires comme un gaspillage : « On s'est rendu compte que les 15 exemplaires, c'était quand même un beau gâchis parce que ça sortait, au début, ça marchait très très bien, mais très rapidement, après, quand on retirait les exemplaires, on s'est rendu compte que ça faisait une masse de bouquins à retirer des collections qui était quand même énorme. Il y en avait beaucoup qui portaient en petits morceaux, mais c'était quand même... L'idée a fait son chemin que ça serait quand même bien de réduire. » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

Cette évocation distanciée du « beau gâchis » constitué par la démultiplication des exemplaires doit s'entendre aussi comme un moyen de justifier leur limitation au profit d'une plus grande diversité de titres et de mettre en avant son propre rôle dans ce changement de perspective.

- 22 Ces nombreux exemplaires délaissés mettaient en lumière la logique de rentabilité à court terme, avec rotation importante mais obsolescence rapide, qui caractérise les « Nouveautés » des bibliothèques comme les best-sellers de librairie et s'oppose à la logique de fonds et de longue traîne, dans laquelle la rentabilité se construit par l'accumulation sur la durée d'un nombre d'emprunts réduit¹². C'est pourquoi le choix a été fait progressivement de réduire le nombre d'exemplaires par bibliothèque, de 15 exemplaires pour chaque titre à 6, puis 4, puis 2 (vers 1998), jusqu'à l'exemplaire unique (2003), même si certains établissements continuent d'acheter un deuxième, voire un troisième exemplaire sur leur budget propre pour mieux faire face à la demande. Le principe, adopté par la plupart des bibliothèques du réseau, de la

restriction de la durée du prêt à une semaine non renouvelable (contre trois semaines renouvelables pour les autres livres du fonds) assure cependant une rotation rapide des livres et multiplie le nombre d'emprunteurs, même s'il constitue pour les usagers une contrainte assez forte, surtout pour les gros volumes qui demandent un temps de lecture plus long.

- 23 Cette durée restreinte du prêt se justifie par la forte pression de la demande. Tant qu'elles font l'actualité, c'est-à-dire dans les trois ou six premiers mois suivant leur sortie, les « Nouveautés » subissent un afflux de demandes auxquelles les bibliothèques peinent à faire face. Il existe une liste des « Nouveautés », qui, mise à disposition sur le présentoir même des « Nouveautés », signale aux usagers l'existence de ces nouvelles références dans les fonds de la bibliothèque. Ceux qui ne peuvent obtenir satisfaction immédiate posent une réservation sur le livre recherché et des listes d'attente s'établissent. Peu à peu, ces demandes massives se ralentissent, au point parfois de se tarir complètement.

Une bibliothécaire d'une grande bibliothèque aux fonds assez vastes et divers souligne le caractère éphémère de ces « Nouveautés » qui oblige à leur « désherbage » régulier : « Quelquefois il y a des nouveautés, on les élimine assez rapidement parce que ça ne plaît pas et que ça se périmite vite. » (extrait d'entretien, 8 avril 2008)

L'insistance sur l'aspect éphémère des « Nouveautés » peut se lire ici comme un moyen de mettre à distance un dispositif vécu comme imposé de l'extérieur et concurrent des premiers romans que l'intéressée cherche à promouvoir.

- 24 Par cette rapide baisse de succès, les « Nouveautés » semblent relever des produits saisonniers et des objets symboliques à cycle court, qui, comme les productions de la mode, s'inscrivent dans une logique de succès immédiat mais éphémère, à la différence des auteurs du pôle de production restreinte qui mettent plus longtemps à se faire reconnaître, mais obtiennent ensuite une consécration durable. La pression de l'actualité et l'obsolescence rapide des ouvrages sont mises en avant comme contradictoires avec la logique censée caractériser en propre la bibliothèque, à savoir la constitution sur la durée de fonds cohérents¹³.

Une conservatrice, responsable d'un grand établissement, met en avant cette logique de fonds pour contester le « jeunisme » du nouveau responsable du bureau des bibliothèques, qui met plus que jamais l'accent sur le suivi de l'actualité, le renouvellement et le taux de rotation des collections : « Et puis en plus, il y a eu le problème des "à paraître". C'est-à-dire que [le responsable] est tellement dans l'idée d'avoir les choses très rapidement... Il y a un vrai problème de temps, je crois : on n'est pas dans le même temps, [lui] et nous. C'est-à-dire que quand on est une bibliothèque, il me semble quand même qu'on est malgré tout un peu sur la longue durée. On doit avoir un peu une politique de fonds. [...] Pour le moment, on est dans une société, dans un mode de fonctionnement où il faut que tout tourne, tourne à toute allure, comme s'il fallait être dans le jeunisme, dans la nouveauté à tout crin, mais je suis désolée ! » (extrait d'entretien, 29 juillet 2010)

- 25 En offrant des « Nouveautés » et surtout en les mettant en avant comme si elle n'avait rien d'autre à proposer, la bibliothèque se plierait ainsi à l'éphémère d'une actualité qui voue tout à un oubli rapide, au détriment de la temporalité longue qui fonde son identité.

Un élément dans une stratégie

- 26 Les bibliothèques continuent néanmoins pour la plupart d'acquérir les livres plus médiatisés et le dispositif des « Nouveautés », quoique critiqué, n'a pas fait l'objet d'une remise en cause radicale dans le réseau parisien. C'est que les présentoirs et autres dispositifs qui semblent ne faire que renforcer plus ou moins inutilement une visibilité déjà existante, répondent en réalité à des logiques institutionnelles réfléchies, voire stratégiques : en donnant satisfaction à une demande bien réelle, ils semblent même paradoxalement la condition de toute politique d'offre à large échelle.

La mise en avant des nouveautés : un enjeu d'image

- 27 Les tables de nouvelles acquisitions et les présentoirs de « Nouveautés » des bibliothèques de la Ville de Paris sont d'abord stratégiques en ce qu'elles permettent de retravailler l'image de l'institution contre des représentations qui lui restent attachées et lui nuisent. La vision d'une institution surannée, peu accueillante et passéiste, vouée à la seule conservation d'un patrimoine toujours déjà constitué, demeure en effet présente dans les imaginaires. Elle peut être entretenue par la non-fréquentation du lieu, qui engendre sa méconnaissance, mais aussi par des expériences déceptrices : impression de silence angoissant, mentionnée dans l'enquête de la Bpi sur les publics adolescents de bibliothèques municipales¹⁴, ou sentiment d'être écrasé par une masse de savoir dont l'appréhension paraît impossible. Les bibliothèques de lecture publique ont pourtant, depuis qu'elles existent, tenté de se démarquer des bibliothèques d'étude et de recherche en mettant l'accent sur les usages et les usagers plutôt que sur les fonds, et sur la modernité des collections et du lieu lui-même.

Dans un bulletin de l'Association des bibliothèques de France datant de 1921, Fernand Mazerolle, conservateur du musée de la Monnaie et directeur de la *Gazette numismatique française*, se faisait déjà l'écho de cette conception : « Il y a deux sortes de bibliothèques, les bibliothèques vivantes et les bibliothèques mortes. Développons les premières. Mais n'entretenez pas les cadavres ou les agonisants. Ils encombreront ou gêneront les vivants. Les premières seules sont les bibliothèques utiles. On les reconnaît à ce signe qu'elles ont des clients nombreux et fidèles. Le temps est passé, ou il doit l'être, des bibliothèques désertes, closes ou à demi entrouvertes, et des bibliothécaires gardiens d'un palais mort et vide, bibliothécaires à calotte et lunettes, dont le client, je veux dire le lecteur, est l'ennemi, ce pelé, ce galeux, ce tordu qui vient vous déranger, vous distraire du repos ou de votre travail personnel. »¹⁵

- 28 Mettre en avant le nouveau (nouvelles structures, nouvelles technologies, nouvelles acquisitions, nouveaux auteurs, animations inédites), c'est donc faire pendant à la traditionnelle fonction de conservation et de mise à disposition d'un patrimoine (laquelle ne s'en trouve pas pour autant éliminée, qu'il s'agisse de diffuser, notamment via la numérisation, des fonds patrimoniaux ou d'entretenir un fonds conséquent de classiques et d'ouvrages de référence).

Une bibliothécaire impliquée dans la promotion du « Premier roman » fait de cette double perspective le fondement de l'intérêt des bibliothèques de lecture publique : « Si l'on veut que les bibliothèques restent intéressantes, il faut les mettre avec des livres qui sont publiés depuis peu ou alors des choses qu'on veut garder comme patrimoine national. Il faut qu'on ait tous les classiques. [...] Il faut faire connaître aussi ce qui paraît, ce qui est récent, que ce soit dans les premiers romans ou dans les nouveautés. » (extrait d'entretien, 8 avril 2008)

29 Plus qu'un présentoir parmi d'autres visant à donner des idées aux lecteurs les plus indécis, les « Nouveautés » constituent ainsi une vitrine destinée à donner de la bibliothèque de lecture publique une image de « modernité », au sens non de productions textuelles ou éditoriales innovantes, mais d'un ancrage dans l'actualité des grands éditeurs qui se retrouve dans la presse grand public. Les « Nouveautés » s'inscrivent dans une tendance générale à désirer toujours du neuf, qui est au principe de l'économie capitaliste et qu'entretiennent diverses stratégies commerciales et publicitaires¹⁶. Mais elles répondent aussi à un besoin spécifique des bibliothèques publiques qui consiste à chercher à échapper à une représentation plus ou moins passéiste qui leur est historiquement attachée.

30 L'appellation du dispositif « Nouveautés », que l'on retrouve à la fois au niveau du réseau (où sont établies les « listes de Nouveautés ») et dans chaque établissement (où est installé un présentoir éponyme destiné à exposer lesdites « Nouveautés »), joue d'une certaine ambiguïté. D'une part en effet, elle fait référence à ce que les éditeurs nomment leurs « nouveautés », qui sont leurs dernières publications. En même temps, elle ne désigne pas simplement les dernières acquisitions des bibliothèques (lesquelles sont souvent exposées sur un présentoir intitulé « Nouvelles acquisitions »), mais bien un dispositif spécifique, à la fois restreint (concernant un nombre réduit de livres) et général (les « Nouveautés » se retrouvent peu ou prou à l'identique dans toutes les bibliothèques du réseau). Mais la proximité des appellations favorise la confusion.

Une bibliothécaire du service central précédemment en poste dans une bibliothèque de prêt moyenne du réseau parisien après de nombreuses années à la Bibliothèque nationale et en bibliothèque spécialisée, témoigne de la confusion possible entre les deux présentoirs : « Moi, je sais que j'ai mis très longtemps à comprendre ce qu'étaient les "Nouveautés", quand j'étais en bibliothèque, je veux dire, parce qu'on avait, comme tu dis, la grille avec les "Nouveautés", et puis à côté on avait "Nouveaux titres" – *Nouvelles acquisitions*, oui. – "Nouvelles acquisitions". Moi je ne comprenais pas ! On m'a expliqué... » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

31 Bien différentes dans ce qu'elles recouvrent, les deux appellations « Nouveautés » et « Nouvelles acquisitions » présentent, pour les bibliothèques, un semblable intérêt, qui joue de l'effet d'accroche, éminemment marketing, du terme « nouveau » pour participer à édifier une certaine image de la lecture publique : le dispositif des « Nouveautés » relève d'une mise en scène de soi de l'institution comme « à la page ». Rien à voir cependant avec des œuvres innovantes, qui viendraient remettre en jeu les codes et seraient susceptibles de marquer l'histoire littéraire, puisqu'il s'agit au contraire de livres au succès assuré précisément parce qu'ils correspondent à des attentes et, réemployant les recettes connues comme efficaces, font revenir ce qu'un grand nombre de lecteurs a apprécié précédemment¹⁷. Les « Nouveautés » conjuguent ainsi le goût du dernier cri avec une prise de risque minimale. Si renouvellement il y a, c'est un renouvellement dans le même, fondé sur la capacité d'un auteur à se montrer à la hauteur de ce qu'il a produit précédemment, en apportant suffisamment de neuf pour que le lecteur n'ait pas l'impression de relire le même livre, mais en restant fidèle au style qu'on lui connaît.

32 La préoccupation d'actualité qui transparaît dans le dispositif des « Nouveautés » caractérise du reste aussi une large part de l'action culturelle, et en particulier les diverses formes d'animations : lectures, conférences et invitations d'auteurs, qui ont la faveur de nombreuses bibliothèques, visent à faire de la bibliothèque un lieu d'événements et de sociabilité, aux prises avec la création. Il s'agit de montrer que la

bibliothèque de lecture publique n'est pas un sanctuaire qui se contente d'encenser des auteurs aujourd'hui disparus, par opposition à une institution scolaire qui fait une large place aux écrivains du passé. Les temps forts littéraires nationaux comme Lire en fête, Les Belles Étrangères, le Printemps des Poètes ou encore le Salon du livre de Paris sont autant d'occasions pour les établissements d'organiser des manifestations signifiant leur dynamisme : ils suscitent une curiosité ponctuelle qu'il vaut mieux exploiter avant qu'elle ne retombe. Les tables thématiques s'ancrent aussi souvent dans une actualité, cyclique (saisonnière) ou ponctuelle (événementielle).

- 33 La même volonté d'être à la page se retrouve au niveau des acquisitions : le désir de coller à l'actualité éditoriale s'incarne dans l'utilisation de *Livres Hebdo* comme hebdomadaire de référence et dans un système d'offices, qui permet de recevoir les toutes dernières parutions. Son revers est la pression qu'il induit et qui conduit à négliger les quelques parutions qui, si elles avaient été reçues, auraient pu faire l'objet d'achats, et à privilégier la prospection sur la « rétrospection » – terme par lequel la responsable de la sélection des « Nouveautés » désigne l'attention portée au rattrapage de livres manqués. La précédente dénomination du dispositif était à cet égard évocatrice : « Au départ, ça ne s'appelait pas “Nouveautés”, ça s'appelait “Urgences”. C'étaient des urgences ! [Elle rit] C'était joli ! » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

Même la visite en librairie peine à s'inscrire dans cette temporalité.

La responsable de la sélection des imprimés au niveau central du réseau témoigne de ce renoncement à une pratique de visite en librairie envisagée au départ parce qu'elle permettait de voir les livres : « En fait, on s'est vite rendu compte que ce qui était en librairie, c'était déjà ce qu'on avait plus ou moins sélectionné, c'est-à-dire que c'était déjà du passé, et ce qui nous intéressait nous, c'était de voir l'actualité vraiment, parce qu'à l'époque on travaillait sur un *Livres Hebdo* par semaine, et c'est vrai que c'étaient ceux-là qu'on voulait voir, et souvent ils n'étaient pas en librairie. [Elle rit] Enfin, une partie y était déjà, mais souvent on ne les avait pas. Finalement, on se rend compte que dans ce service on travaille beaucoup avant. » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

- 34 La volonté de suivre l'actualité sans retard se justifie particulièrement pour les documentaires sélectionnés en « Nouveautés ». Ceux-ci représentent en effet pour moitié des catalogues d'expositions : leur achat systématique sur un budget propre permet à toutes les bibliothèques de se procurer ces livres coûteux dont la qualité fait souvent des ouvrages de référence (considérés à ce titre comme importants dans un fonds de lecture publique), mais que leur prix élevé exclut des possibilités d'acquisition des établissements les moins dotés (comme d'ailleurs d'une partie des usagers, pour lesquels le service public prend ici tout son sens). Par ailleurs, l'acquisition des catalogues via cette procédure accélérée assure leur disponibilité en bibliothèque quand l'exposition est encore visible. L'autre moitié des documentaires sélectionnés en « Nouveautés » est constituée par des documentaires d'actualité, notamment des essais politiques ou autobiographiques, qui, s'ils peuvent nourrir les réflexions de manière générale, sont le plus souvent liés à des événements (les élections présidentielles du printemps 2007 expliquent ainsi quelques-unes des sélections de « Nouveautés » de cette période). Tandis que les catalogues peuvent ensuite, une fois l'exposition terminée, enrichir les fonds des bibliothèques relatifs à l'art, les essais liés à l'actualité sont plus éphémères, aussi ne constituent-ils qu'une mince proportion des « Nouveautés ».

- 35 La vitrine de modernité que représentent les « Nouveautés » est particulièrement importante dans un réseau parisien réputé, dans le monde des bibliothèques, être toujours à la traîne.

La responsable de la sélection des imprimés cite un article paru dans *Libération* en 2004, qui montrait que « les Parisiens n'étaient pas si mal lotis que ça, malgré notre système archaïque [*elle sourit, sa collègue rit*], etc., quand on n'est pas vraiment les meilleurs en image de marque... Ça s'améliore un peu, mais on n'est pas les plus modernes, on va dire. – *En image de marque auprès de qui ?* – Auprès des bibliothèques déjà. Si vous voulez, le réseau parisien, il est... Technologiquement, on a été longtemps en retard, l'informatisation, tout ça, ça a été très en retard par rapport aux grandes bibliothèques de province ou même de banlieue. Et donc là, on rattrape, mais bon... [...] L'idée de rapidité, c'est quand même quelque chose qui est difficile à assurer en bibliothèque. [...] L'idée d'aller toujours plus vite, d'avoir toujours... [...] c'est un peu casse-tête, moi, je trouve. [...] La critique qui est faite ici, c'est que les livres n'arrivent pas assez vite. Ça, c'est la grosse critique qui est faite au Service du document et des échanges. » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

- 36 La rapidité constitue une sorte de défi permanent compte tenu de la structure du réseau et des contraintes et effets d'inertie qu'elle produit. Pour les acquisitions, la pesanteur du système des marchés publics engendre souvent des délais de plusieurs mois entre décision d'achat et mise en rayon.

Le secrétaire du comité romans invoque cet argument de la lenteur pour montrer que la logique de la mode n'est pas tenable en bibliothèque : « Et puis, de toute façon, en bibliothèque, je dirais la mode du moment, ça ne marche pas : ça ne peut marcher que pour les "prêts une semaine", parce que ceux-là on les reçoit tout de suite. Mais vous connaissez peut-être les délais ? [...] – *Il faut en gros deux ou trois mois ?* – Deux à trois mois, voilà. Alors, en plus, avec le problème qu'on a cette année, là, avec le budget, ça va être six mois¹⁸. Donc si vous voulez, les livres [de l'office] que je viens de voir, là, ce matin [15 avril], on les recevra à la Toussaint. Donc l'effet presse est cassé dans ces cas-là. » (extrait d'entretien, 15 avril 2008)

- 37 Le suivi de la production éditoriale au plus près des parutions constitue donc un défi, que les bibliothèques municipales parisiennes, malgré la lourdeur de leur organisation, essaient de relever, grâce notamment aux « Nouveautés », et en adoptant la logique du *benchmarking*¹⁹, qui invite à comparer une série d'indicateurs de performance à ceux d'autres institutions semblables, et à rivaliser avec elles pour faire mieux qu'elles et, partant, s'améliorer.

La responsable de la sélection des imprimés pour les bibliothèques de la Ville de Paris mobilise ainsi une comparaison avec la Bpi du Centre Pompidou, grand établissement national très fréquenté, pour souligner la meilleure performance du réseau municipal en termes de rapidité : « Il y a [...] deux, trois ans, il y avait eu un article dans *Libération* sur justement la rentrée littéraire. Et la journaliste, elle avait interrogé la Bpi, nous, puis d'autres bibliothèques. Et en tout cas, on était meilleur que la Bpi pour la fiction, enfin pour les romans de la rentrée. Quand je dis meilleur, je veux dire qu'on donnait à lire plus vite que la Bpi. » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

Sa collègue chargée de la sélection des « Nouveautés » compare la structure du réseau parisien à celle, centralisée, des bibliothèques de Vincennes, pour montrer que la pesanteur supposée du premier ne l'empêche pas d'offrir les « Nouveautés » plus tôt : « Moi, j'habite à Vincennes, donc de temps en temps, je vais en bibliothèque là-bas, et c'est vrai qu'on est plutôt plus rapide qu'eux, hein. Et pourtant, à mon avis, [...] ils n'ont pas la lourdeur entre guillemets de notre système, vu qu'il y a une bibliothèque centrale et des annexes, et je pense qu'ils doivent aller pas mal dans la librairie d'à côté [*elle rit*], ou passer une commande chez les éditeurs. Et quand même, souvent, ça arrive après, quoi. Je veux dire, les

romans de la rentrée, tout ça, ce n'est pas aussi rapide que nous. Bon, il n'y a pas de système de "Nouveautés", hein. C'est des commandes normales... » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

- 38 Par son processus accéléré et sa sélection d'ouvrages très grand public en vente partout jusque dans les kiosques des gares, le système des « Nouveautés » constitue aussi un moyen de répondre à ceux qui reprochent à la bibliothèque de ne pas proposer les parutions récentes : 37 % des emprunteurs de bibliothèques interrogés dans une enquête de 1994 se reconnaissaient en effet dans l'item « Ce qui me gêne quand j'emprunte à la bibliothèque, c'est que j'ai du mal à trouver les livres qui viennent de sortir et que je voudrais lire »²⁰. De fait, la pression à l'accélération du processus semble émaner de certains bibliothécaires eux-mêmes plus que des usagers, dont un grand nombre ont ajusté leur demande à la temporalité propre de l'institution.

Tel est du moins l'avis du secrétaire du comité romans, qui s'appuie sur cette représentation de l'usager pour marquer une distance critique à l'égard de la course à la nouveauté qui domine dans le réseau : « Le lecteur qui a un peu l'expérience des bibliothèques, il sait très bien qu'il ne trouvera pas le livre [dont il vient d'entendre parler à la radio] à la bibliothèque. Au mieux, on lui dira : nous l'avons dans les commandes. Voilà, donc le lecteur qui vraiment, disons, a accepté le système des bibliothèques, accepte aussi d'être patient et de lire les succès de novembre au mois de mai. » (extrait d'entretien, 15 avril 2008)

- 39 Mais d'autres usagers sont plus impatients, déplorant de ne pas trouver en bibliothèque les livres dont ils viennent d'entendre parler et qu'ils voudraient lire sans attendre.

Le même bibliothécaire admet la réalité de cette autre attitude, plus impatiente, de certains usagers et s'interroge sur sa possible incidence en termes de non-fréquentation de la bibliothèque : « D'ailleurs, je pense que ça nous fait perdre un certain nombre de lecteurs. Ça, il faut le reconnaître. Mais c'est vrai que certains lecteurs confondent bibliothèque et librairie et croient que, paf, dans la semaine, on a un bac et... » (*ibid.*)

- 40 Le dispositif des « Nouveautés » fonctionne alors comme une vitrine, en fait très petite (4 ou 5 livres par semaine dans les premiers temps du dispositif ; entre 6 et 12 titres aujourd'hui selon les périodes de l'année) destinée à donner l'image d'une bibliothèque aussi à la pointe de l'actualité éditoriale que la librairie.

Le même bibliothécaire va jusqu'à employer les termes de « paravent », voire de « cache-misère » pour dénoncer l'illusion créée par un dispositif de « Nouveautés » qui ne change rien à la lenteur du système général d'acquisition : « Alors on a essayé de faire un peu ça avec les "Nouveautés", mais enfin [...] les "Nouveautés", si vous voulez, servent un peu de... j'allais dire, ne soyons pas méchants, j'allais dire de cache-misère, mais de paravent, si vous voulez. On les met à l'entrée de la bibliothèque alors les gens disent : "Ah, ils ont les nouveautés, ils ont ce qu'on a vu à la librairie !" Mais en fait, derrière, s'ils creusent un peu, ils voient bien que les autres livres n'arriveront que beaucoup plus tard, mais on ne peut pas faire mieux. » (*ibid.*)

- 41 On peut aussi émettre l'hypothèse selon laquelle, à la manière d'une prophétie autoréalisatrice²¹, le fait d'être sélectionnés en « Nouveautés » et installés comme tels sur un présentoir dédié avec un régime de prêt spécifique, attire l'attention sur ces livres et participe à en faire des objets dans l'air du temps, à établir la croyance en la nécessité de les connaître pour ne pas être hors du coup et donc à produire leur succès auprès des usagers. Leur sélection par les bibliothèques donne en tout cas une légitimité à ces best-sellers qui passent ainsi du monde marchand à une institution culturelle réputée pour une certaine sélectivité.

La responsable des « Nouveautés » souligne le succès des sélections, qui se traduit par des présentoirs « souvent vides » et qu'elle associe à leur « côté accroche » : « Il y a des présentoirs à "Nouveautés", c'est-à-dire qu'il y a des grilles, ils sont posés dessus, c'est marqué "Nouveautés, prêt d'une semaine" et c'est vrai que les présentoirs des nouveautés sont souvent vides, parce que c'est une présélection. Et c'est "Nouveautés" en plus. Il y a un côté accroche. Et ça marche très... Les gens prennent... Il y a des gens qui ne se servent quasiment que dans le présentoir de "Nouveautés". » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

- 42 Des tentatives réussies pour faire emprunter sous l'apparence de « Nouveautés » des livres du fonds prouvent que le présentoir constitue en soi une forme de caution.

Une telle expérience est relatée par la même bibliothécaire : « Et ça nous est arrivé de mettre des titres dessus qui n'étaient pas des "Nouveautés", et puis des tas de choses comme ça, histoire de faire sortir des bouquins, ou de se dire : tiens, on va voir s'ils vont l'emprunter. Tchak ! *[Elle fait le geste de quelqu'un qui s'empare d'un livre et elle rit]* » (ibid.)

Servir la demande, un impératif de service public

- 43 Le dispositif des « Nouveautés » prend explicitement place dans une logique de réponse à la demande et même d'anticipation de celle-ci. Dans la division structurante entre « politique d'offre » (où il s'agit de mettre en avant une offre originale et de la promouvoir au moyen d'une médiation active pour susciter une demande) et « réponse à la demande » (où il s'agit de mettre à disposition des documents pour lesquels il existe une demande préconstituée, notamment par les médias), le dispositif des « Nouveautés » se situe explicitement au second pôle : il répond à une volonté de satisfaire les usagers en leur offrant en bibliothèque ce dont ils entendent parler dans les grands médias ; mais il correspond aussi à la politique de rationalisation des services publics qui incite à mesurer les résultats par des critères chiffrés, en particulier par l'audimat ou le public touché : les livres sélectionnés en « Nouveautés » font de fait l'objet d'emprunts massifs et de taux de rotation élevés, d'autant plus que leur durée de prêt est limitée à une semaine non renouvelable.
- 44 En fait de « demande », il s'agit ici non pas de l'ensemble des demandes individuelles qui peuvent être exprimées par exemple par les « cahiers de suggestions » souvent mis à disposition des usagers dans les établissements. Il s'agit plutôt d'une demande massive, construite par le travail conjoint des éditeurs et des médias : la promotion et la diffusion participent en effet à attirer l'attention sur un petit nombre de productions éditoriales qui, à un moment donné, font l'actualité. L'enjeu du dispositif est donc de donner accès à tous aux productions qui font l'actualité médiatique en minimisant l'écart entre la sortie en librairie et la disponibilité en bibliothèque.
- 45 Cette mise à disposition en temps et en heure des livres qui font l'actualité médiatique a surtout pour but de répondre aux demandes concrètes des usagers qui viennent à la bibliothèque chercher un livre dont ils ont tout juste entendu parler dans les médias. L'enjeu est la satisfaction de cette demande, qui peut être considérée comme une exigence de service public (le service public doit pouvoir répondre aux besoins des usagers), mais qui est aussi une exigence concrète : si un usager ne trouve pas en bibliothèque les livres qu'il est venu chercher, il est susceptible de repartir déçu, voire de ne plus revenir, et de participer à entretenir la réputation d'une bibliothèque toujours en retard par rapport à l'actualité.

- 46 Il ne s'agit donc pas seulement de suivre cette demande, mais de l'anticiper, de manière à compenser le décalage entre commande et livraison. Les délais nécessités par les procédures d'achat et d'équipement des livres contraignent en effet les bibliothèques à aller au-devant des attentes des usagers, c'est-à-dire à ne pas attendre la formulation de demandes pour prendre la décision d'acquérir les documents correspondants, si elles veulent pouvoir répondre à ces demandes en temps et en heure dès la parution. Dans ces conditions, et en particulier pour la littérature, c'est l'expérience de la réception d'ouvrages du même auteur ou du même type qui sert de base pour anticiper le succès qu'est susceptible de rencontrer tel nouveau livre.

La bibliothécaire chargée jusqu'en 2007 de la sélection des « Nouveautés » pour le réseau des bibliothèques de la Ville de Paris témoigne du sens pratique, fondé sur l'expérience, qui permet d'anticiper sans trop d'erreur le succès à venir d'un auteur : « Puis ce qui [joue] quand même [outre la notoriété de l'auteur], enfin là, c'est l'expérience que j'ai de la bibliothèque, de la lecture publique à Paris, quoi : je sais quand même un peu ce qui va sortir et ce qui ne va pas sortir, donc... [...] [Par exemple], Patterson, ça fait partie des romans policiers qui sont régulièrement mis en "Nouveautés", très demandés, très lus... » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

- 47 Ce mode d'appréhension des livres, qui cherche à anticiper leur succès en se fondant sur l'expérience d'autres ouvrages similaires, n'est pas le propre de cette bibliothécaire spécialisée dans la fonction de sélection des « Nouveautés ». Certaines critiques produites par le comité d'analyse des romans laissent entrevoir la même logique : le succès probable auprès du public est mobilisé comme un argument susceptible d'emporter l'adhésion des autres bibliothécaires qui n'ont pas pu voir les livres critiqués.

Tableau 14. Références à la réception probable par les usagers dans les critiques établies par les comités d'analyse des bibliothèques de la Ville de Paris sur des livres finalement passés en « Nouveautés » (janvier-juin 2007)

Critique du comité d'analyse*	Livre critiqué
« 1 ^{er} roman qui vous saute à la figure comme un feu d'artifice ! À faire passer absolument ! Taux de rotation assuré. Effectivement, c'est un roman complètement burlesque [...] mais follement drôle. Dans l'esprit des Deschiens, féroce iconoclaste. 4 avis favorables. Coup de cœur !! »	Barbara CONSTANTINE, <i>Allumer le chat</i> , Calmann-Lévy.
« Témoignage d'une ex-SDF. Sujet d'actualité, lecture facile. Presse et médias. Sera sans doute demandé par les lecteurs. Avis favorable. »	BRIGITTE, <i>J'habite en bas de chez vous</i> , OH ! éditions.
« Il ne faut pas s'attendre ici à une histoire du Festival de Cannes. Il s'agit plutôt d'une évocation du festival à travers les souvenirs de F. Mitterrand, souvenirs cinématographiques, assurément, mais aussi personnels, amoureux, familiaux ou mondains, heureux ou nostalgiques. Ce livre, à la lecture aisée, sera sans doute apprécié par les lecteurs, après le succès de <i>La mauvaise vie</i>. »	Frédéric MITTERRAND, <i>Le Festival de Cannes</i> , Robert Laffont.
« À prendre pour les lecteurs inconditionnés [sic] de Denuzière (3 ^e vol.) »	Maurice DENUZIÈRE, <i>Bahamas</i> , vol. 3, <i>Un paradis perdu</i> , Fayard.

« C'est une évidence : bien sûr qu'il faut le prendre, cet OVNI. Pourquoi boudier son plaisir ? Pour les amateurs de nonsense britannique , une histoire loufoque et décalée. »	James HAWES, <i>Pour le meilleur et pour l'empire</i> , Éditions de l'Olivier.
« Loufoque, agréable à lire. Très bien pour les vacances. Un des 8 best-sellers de l'été, humour et suspense. 2 avis favorables. » (comité romans) « Annoncé comme un roman hilarant, ce texte est au premier abord sans grand intérêt. Cependant, le livre terminé, il reste en mémoire longtemps, soulève des interrogations sur des sujets graves, ne se laisse pas oublier, effet rare pour ce type d'ouvrage. [...] Plaira sans doute. » (comité polars)	Lisa LUTZ, <i>Spellman & associés</i> , Albin Michel.
« Le nouveau roman de l'une des maîtresses de la littérature policière britannique, saluée unanimement pour Tokyo . Le sujet centré sur le paranormal, l'enfermement et la disparition progressive des personnages comme dans <i>Dix petits nègres</i> ravira certainement le public. »	Mo HAYDER, <i>Pig Island</i> , Presses de la Cité.
« Un roman très violent, au meilleur sens du terme, sur l'amour et l'ambition paternelle. On y retrouve l'atmosphère et les personnages qui ont fait le succès des deux romans déjà publiés. »	Arnaldur INDRIDASON, <i>La voix</i> , Métailié.
« Un nouveau roman policier historique dont l'héroïne est religieuse dû à la plume d'Andrea Japp dont les précédents, commandés en "Nouveautés", rencontrent un vif succès. »	Andrea H. JAPP, <i>Monestarium</i> , Calmann-Lévy.

* Mis en gras par moi-même.

- 48 Le succès escompté est d'ailleurs bien réel : la réédition ultérieure d'une grande majorité des « Nouveautés » en collection de poche témoigne du succès de vente qu'a connu le titre dans sa première édition. Sur les 129 titres du corpus qui relèvent de la littérature (romans, nouvelles, théâtre et récit autobiographique), 85 % (110 titres) ont ensuite fait l'objet d'une réédition en poche²². Ceux qui n'ont pas été réédités sont pour la plupart des titres émanant des éditeurs de la sélection les plus proches du pôle de production restreinte (Minuit, POL, Philippe Picquier, Gallimard, Seuil, L'Olivier, Christian Bourgois).
- 49 Ce succès de vente qui a provoqué la décision de réédition en poche est en bibliothèque un succès d'emprunt. Les « Nouveautés » suscitent en effet des prêts nombreux dont témoignent les présentoirs souvent dégarnis, mais aussi l'observation du catalogue commun (les « Nouveautés » du moment, identifiables par la mention « prêt une semaine », sont plus souvent notées « empruntées » que les autres livres) et surtout le taux de rotation des « Nouveautés », c'est-à-dire le nombre d'emprunts dont ils font l'objet dans une année. De fait, dans un établissement de taille intermédiaire comme la bibliothèque Plaisance/Aimé-Césaire, dans le 14^e arrondissement, le taux moyen de rotation des « Nouveautés » atteignait 26,8 pour l'année 2004, contre 3,9 pour l'ensemble de la fiction et, en son sein, 3,3 pour les romans²³. Ce succès semble bien indiquer que les « Nouveautés » correspondent à une demande réelle et même massive.
- 50 La satisfaction d'une telle demande relève-t-elle des fonctions des bibliothèques publiques ? Un premier argument consiste à souligner qu'un service public doit pouvoir donner satisfaction aux usagers, surtout quand leur demande ne relève pas d'une exception individuelle, mais d'un mouvement plus large. Il s'agit donc d'éviter une forme d'ethnocentrisme lettré qui hiérarchiserait les demandes en fonction du degré

de légitimité culturelle des biens demandés. Un établissement de lecture publique doit au contraire, dans cette perspective, reconnaître la pluralité des modalités de lecture et des usages et admettre que des produits sans intérêt pour des lettrés puissent susciter le désir de lire de nombreux lecteurs ordinaires, mais aussi diverses formes de profit de lecture²⁴. Cette conception, dominante dans les bibliothèques publiques anglo-saxonnes, a été défendue par Eugène Morel²⁵, un des pères fondateurs de la lecture publique, et, plus récemment, par Michel Bouvy²⁶ et Michel Melot²⁷.

Cette position est bien sûr celle de la bibliothécaire chargée de la sélection des « Nouveautés » dans le réseau parisien : elle dénonce les possibles exclusions menées au nom d'une « qualité » qui reste un maître mot dans toute une partie de la profession : « [Les bibliothécaires,] ils n'ont pas tous le type très grand public quand même, hein. Moi, je trouve qu'il y a encore beaucoup l'idée justement de la fonction de bibliothécaire : "On constitue des fonds, des collections, attention, on sait ce qu'on met dans nos rayons !" Et puis quand même, certains ont dépassé ça et se disent : "Ben ça ne sert à rien que je mette un bouquin en rayon si de toute façon il ne sort jamais." Mais, pour beaucoup, moi je trouve vraiment, et puis pas seulement les grandes bibliothèques qui peuvent se permettre en effet de faire ça, il y a des établissements de taille moyenne, voire petite, qui continuent à avoir cette optique entre guillemets de qualité, mais qui ne répond pas forcément aux demandes du public. Il y a les deux. » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

- 51 Le fait que l'utilisateur n'ait pas à déboursier d'argent peut sembler participer à encourager une consommation éphémère, mais il n'est pas sûr que l'emprunt se substitue alors à un achat qui aurait été envisagé. Un dispositif comme celui des « Nouveautés » réduit à la fois le coût financier (l'argent dépensé pour l'achat) et le coût de recherche (le temps nécessaire pour repérer et trouver un livre qui convient) et permet à l'utilisateur d'être « dans le coup » à moindres frais et de tester les livres les plus en vue dans les grands médias, et, en cas de déception, de les abandonner sans scrupule en cours de lecture. L'emprunt en bibliothèque est donc un moyen particulièrement approprié pour ce type d'ouvrages de grande consommation que tous leurs lecteurs n'achèteraient peut-être pas, estimant qu'ils ne méritent pas cet investissement financier ou qu'ils ne feraient pas bon effet dans leur bibliothèque personnelle²⁸, mais qu'ils empruntent pour pouvoir s'en faire une idée et en parler. Si l'emprunt remplace l'achat, c'est donc un achat qui souvent n'aurait pas eu lieu²⁹.
- 52 Un second argument pour justifier l'achat par les bibliothèques d'ouvrages relevant de la production la plus médiatisée et la plus convenue consiste à considérer le taux de rotation élevé de ces documents très demandés : dépenser l'argent public pour des ouvrages qui font l'objet d'emprunts massifs semble au moins aussi légitime que d'acheter des livres dont la valeur est symbolique plus que d'usage – une bibliothécaire évoque ainsi des achats « pour la gloire ». De fait, à la différence des bibliothèques de recherche et de conservation, les collections de lecture publique n'ont pas de valeur en soi, par l'intérêt intrinsèque des documents, mais ne prennent sens que dans leur usage. Le faible taux de rotation est ainsi un des critères d'élimination de documents pour faire place à d'autres. Les logiques d'évaluation des politiques publiques, de plus en plus prégnantes, poussent de même à privilégier les acquisitions les plus rentables.

Une complémentarité bien comprise ?

- 53 Mais l'achat des livres à succès n'est pas seulement une abdication devant la double pression des usagers et de la tutelle : il s'inscrit aussi dans une politique documentaire

stratégique qui joue de la demande pour promouvoir une offre. Les livres les plus empruntés présentent en effet l'intérêt d'accroître le taux de rotation moyen (qui est le principal élément d'évaluation considéré par la tutelle) et, partant, de permettre d'entretenir des fonds qui sortent moins. De même qu'une logique d'équilibrage entre des productions à gros tirages et des titres plus confidentiels donnait à des maisons d'éditions, au moins jusqu'à une date relativement récente, la possibilité de continuer à prendre des risques sur certaines publications au succès moins assuré, de même les best-sellers et autres grandes productions permettent aux bibliothécaires d'acheter aussi des documents moins grand public, qui sortiront parfois assez peu, mais que leur qualité et leur intérêt rendent importants. Devant les réticences que suscitent, dans les réunions de réseau des bibliothèques parisiennes, certaines propositions d'acquisition de romans relevant du pôle de grande production le plus conventionnel – notamment de ce qu'une bibliothécaire spécialiste du roman policier nomme la « grosse cavalerie américaine » –, l'argument mobilisé par les collègues est alors souvent « Ce sera pour les statistiques », ou encore « Ça permettra de faire du chiffre ». Il s'agit donc de consentir à des best-sellers qui usent de ficelles éprouvées pour procurer efficacement plaisir et divertissement, et, surtout, autorisent des achats aux taux de rotation moins assurés.

- 54 Ces best-sellers, et en particulier les livres exposés sur le présentoir des « Nouveautés », peuvent aussi jouer le rôle de produits d'appel, permettant d'attirer et de satisfaire une première demande de manière à rendre l'utilisateur disposé à entendre, dans un second temps, d'autres propositions. Une telle conception se fonde sur l'idée que les lecteurs de best-sellers ne sont pas des lecteurs exclusifs de ce genre de productions³⁰ et qu'une fois comblé leur désir d'accéder à ces livres dont tout le monde parle, ils peuvent aussi être curieux d'autre chose. Mais la satisfaction du désir premier est vue comme une condition pour que l'utilisateur ne reparte pas déçu et continue de fréquenter la bibliothèque. Si leur demande initiale est satisfaite, les lecteurs venus chercher des livres précis, qui sont en l'occurrence souvent les livres dont on parle, peuvent alors profiter de leur venue pour faire d'autres découvertes, vers lesquelles les bibliothécaires peuvent les guider.

Comme les « Nouveautés », les guides de voyage font partie de ces appâts ou « produits d'appel » susceptibles d'attirer à la bibliothèque, y compris quand ils semblent au premier abord incarner une logique consumériste. La responsable d'une petite bibliothèque du 7^e arrondissement parisien note ainsi, avec une posture qui oscille entre fatalisme et stratégie : « Je suis dans le 7^e et je peux vous dire, les gens ils viennent prendre les guides du Routard, même ils viennent des fois d'autres arrondissements de Paris, ils sont contents et puis, ma foi, après tout, c'est comme ça. [...] Et puis, c'est un produit d'appel [le guide de voyage]. Les gens qui viennent chercher leur Routard, ils vont éventuellement acheter... enfin acheter... emprunter des bouquins de littérature ou je ne sais pas quoi. » (extrait d'entretien, 29 juillet 2010)

L'emploi du terme « produit d'appel », issu du marketing, associé ici à la confusion vendre/emprunter, montre bien que l'emprunt des documents constitue un des principaux objectifs. Mais l'opposition entre « leur Routard », avec un possessif indiquant l'attachement à cet objet, donc la force prégnante de la demande, et « des bouquins de littérature ou je ne sais quoi », qui minore la partie la plus légitime de l'offre en soulignant indirectement la richesse, note la complémentarité entre les différents volets de l'offre documentaire.

- 55 On retrouve ici « la dialectique subtile du système de reproduction » évoqué par Jacques Dubois à propos des politiques éditoriales tournées vers l'innovation, où il

s'agit « d'une part, d'exploiter durablement le capital symbolique que détiennent les auteurs consacrés et, d'autre part, de participer à une continuelle relève en aidant à faire sortir de l'ombre les nouvelles générations »³¹. L'assurance de trouver à la bibliothèque les auteurs connus ou médiatiques est censée amener à fréquenter l'établissement. La perspective d'y faire des découvertes est une autre logique, qui ne s'oppose pas nécessairement à la première : un même usager peut se laisser séduire par des suggestions de bibliothécaires à côté de documents qu'il était venu délibérément emprunter pour en avoir entendu parler.

- 56 Ainsi, l'achat de documents issus des positions dominantes de la République mondiale des Lettres et du champ littéraire n'est pas un simple renoncement, mais participe de stratégies qui servent les intérêts mêmes de l'institution. La satisfaction de la demande assure un taux moyen de rotation relativement élevé qui permet d'entretenir d'autres fonds moins populaires ; dans une logique de service public, elle assure la satisfaction d'usagers qui peuvent ensuite être guidés vers une offre de documents ou de services moins attendue. À rebours, certains bibliothécaires soulignent l'insuffisance d'une politique d'offre qui ne sait pas s'appuyer sur une politique bien comprise de satisfaction de la demande : la capacité à répondre à la demande paraît une condition de la réussite d'une politique d'offre. Politique d'offre et réponse à la demande semblent finalement moins antithétiques que complémentaires.

La bibliothécaire chargée de la sélection des « Nouveautés » pour les bibliothèques parisiennes résume en quelques mots les deux logiques pour en souligner la complémentarité : « C'est ce qui fait débat dans les bibliothèques : est-ce qu'on suit les demandes des lecteurs, l'actualité, les médias, ou bien est-ce qu'on est une bibliothèque et donc on achète autre chose, on propose, on diversifie et on propose autre chose. En fait, je crois qu'on arrive à faire les deux, assez bien, de mon point de vue. » (extrait d'entretien, 28 juin 2007)

- 57 La réponse à la demande n'est alors pas exclusive d'une politique d'offre, pour autant que l'offre soit assortie d'un réel dispositif de valorisation et de médiation.

Madeleine Deloule, responsable de la bibliothèque municipale de Saint-Denis, pointe la nécessité pour les bibliothèques de tenir ensemble le double enjeu que constituent le « titillement des esprits » et le souci de démocratisation, la simple politique d'offre étant susceptible de détourner les lecteurs les moins aguerris : « Si on acquiert ce que les gens demandent, on n'a pas de politique d'acquisition, mais on les satisfait, au moins superficiellement. On limite la lecture à ce qui est déjà connu, voire archi-connu, puisque de l'inconnu il n'y a pas de désir. On ne fait donc aucun travail de découverte, de mise en appétit, de titillement des esprits, titillement qui fait avancer, réfléchir, qui permet de rebondir, d'explorer des voies nouvelles... / Si on cherche au contraire à faire des propositions différentes de ce qui est déjà connu, on s'éloigne des lecteurs, et on court le risque de ne pas répondre à notre mission de démocratisation de la lecture, puisque les usagers ne se retrouvent pas dans nos propositions. / Faire des acquisitions, c'est travailler en permanence dans cette tension, à la fois de satisfaction des besoins immédiats, exprimés, des lecteurs et être force de proposition de lectures différentes, inattendues, surprenantes, plus ou moins bien accueillies dans l'immédiat, ce qui est souvent très décevant pour nous. »³²

- 58 Ainsi, un dispositif comme celui des « Nouveautés » dans le réseau parisien répond explicitement à une volonté d'anticiper une demande massive des usagers en acquérant, de manière accélérée et plus ou moins systématique, les livres à succès, dans une logique hétéronome qui le rapproche du monde médiatique et de la sphère marchande avec ses perspectives de rentabilité à court terme. Ses principes entrent a

priori en concurrence avec des valeurs d'auctorialité, de durabilité et de désintéressement qui sont au fondement des bibliothèques publiques, mais le dispositif n'en est pas pour autant remis en cause, pourvu qu'il préserve l'autonomie des établissements et autorise d'autres formes de mises en valeur. C'est qu'il répond à des intérêts bien compris. Outre l'intérêt de satisfaction des usagers qu'il comporte et des taux de rotation élevés qu'il engendre, ce dispositif constitue en effet une vitrine de modernité pour des bibliothèques parisiennes soucieuses d'apparaître à la page quand leur structure lourde les destine plutôt à la lenteur. Mais si la logique de réponse à la demande dans laquelle s'inscrivent les « Nouveautés » comporte des intérêts évidents, elle n'oblige pas la bibliothèque à se limiter à acheter les best-sellers et les livres médiatiques. Loin d'être antithétiques, réponse à la demande et politique d'offre sont profondément complémentaires. Si la satisfaction des besoins formulés est essentielle, l'usager venu avec l'intention d'emprunter un best-seller pourrait même parfois être déçu de ne trouver que ce qu'il cherche. D'autres dispositifs de mise en valeur, complémentaires de ceux qui renforcent une visibilité préexistante, relèvent au contraire d'une politique d'offre destinée à susciter des découvertes et à assurer ce « titillement » des esprits évoqué par Madeleine Deloule.

NOTES

1. Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Labor, 2005, [réédition] p. 140.
2. Bibliothécaire femme, 55 ans, en poste dans une grande bibliothèque au fonds plutôt intellectuel, extrait d'entretien, 8 avril 2008.
3. Françoise Benhamou, *L'économie du star-system*, Paris, Odile Jacob, 2002.
4. Propos échangés par des bibliothécaires, séance de travail du comité d'analyse des romans des bibliothèques de la Ville de Paris, 15 avril 2008.
5. Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979 (coll. Le Sens commun).
6. Martine Poulain, citée par Dominique Arot, « Les bibliothèques face à la demande sociale » [compte rendu d'une journée d'étude à la Bpi], *Bulletin des bibliothèques de France*, 2001, n° 1, p. 124. [En ligne] : < <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2001-01-0123-008> >.
7. Jean-Claude Utard, « Les bibliothèques et l'édition indépendante », in Emmanuèle Payen (dir.), *Les bibliothèques dans la chaîne du livre*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2004 (coll. Bibliothèques), pp. 157-170, ici p. 166.
8. Anne-Marie Bertrand, « Approche archéologique et généalogique du métier », in Bertrand Calenge (dir.), *Bibliothécaire, quel métier ?*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2004 (coll. Bibliothèques), pp. 21-37.
9. Pierre Bourdieu, Yvette Delsaut, « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la magie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1975, n° 1, p. 17.
10. Guillaume Erner, *Sociologie des tendances*, Paris, PUF, 2008 (Que sais-je ?), p. 6.

11. Michel Melot, « Grandeur et lacunes de l'activité des bibliothèques publiques françaises », in Bernadette Seibel (dir.), *Lire, faire lire : des usages de l'écrit aux politiques de lecture*, Paris, Le Monde Éditions, 1995, pp. 375-385, ici p. 379. De telles pratiques d'achat en nombre ne sont plus d'actualité, même Outre-Manche, puisque le virage conservateur et libéral du *thatcherisme* a conduit à des coupes sombres dans les budgets des services publics, en particulier des bibliothèques. Il reste que les bibliothécaires britanniques semblent plus enclins à satisfaire les demandes sans jugement de valeur et à se méfier de « l'élitisme culturel » comme le pointe Richard Hoggart [voir Richard Hoggart, « The Abuses of Literacy ou les dangers de la lecture », in Jean-Claude Passeron (dir.), *Richard Hoggart en France*, Paris, – Centre Pompidou, 1999, pp. 85-122, ici p. 111] tandis que l'attachement à la « qualité » dominant dans la culture professionnelle des bibliothécaires français à côté d'un souci d'accessibilité au grand public les conduit souvent à consentir aux best-sellers plus qu'à les soutenir.

12. Le concept de longue traîne (en anglais *long tail*) a été employé en 2004 par Chris Anderson dans un article de *Wired*. Utilisé notamment à propos de la vente en ligne, il désigne une rentabilité sur le long terme constituée par l'accumulation de ventes peu nombreuses. [En ligne] : < <http://www.wired.com/wired/archive/12.10/tail.html> >.

13. Voir Cécile Rabot, « La constitution d'une collection en bibliothèque de lecture publique : modalités, contraintes, enjeux », in Claudine Nédélec (dir.), *Les bibliothèques, entre imaginaires et réalités*, Arras, Artois Presses Université, 2009, pp. 87-103.

14. Virginie Repaire, Cécile Touitou, *Les 11-18 ans et les bibliothèques municipales*, Paris, Bibliothèque publique d'information, 2010.

15. Fernand Mazerolle, *Bulletin de l'ABF*, 1921, p. 43, cité par Anne-Marie Chartier, Jean Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, Paris, Bibliothèque publique d'information – Fayard, p. 137.

16. Voir Harold Rosenberg, *La tradition du nouveau*, traduit de l'anglais par Anne Marchand, Paris, Minuit, 1962 (Arguments) [titre orig. : *The Tradition of the New*]. Voir aussi Colin Campbell, *The Romantic Ethic and the Spirit of Modern Consumerism*, Oxford, Blackwell, 1987.

17. Sur cette distinction entre les ouvrages conformes à l'horizon d'attente et destinés à l'usage immédiat, et ceux qui, rompant avec l'horizon d'attente, sont susceptibles de marquer l'histoire littéraire, voir Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, traduit par Claude Maillard, Paris, Gallimard, 1978 (coll. Bibliothèque des idées).

18. Le problème budgétaire mentionné ici a été évoqué le matin en comité : apparemment, suite à une erreur qui n'a pas été repérée au moment du vote, le budget d'acquisition a été divisé par deux. Des rallonges devraient venir compenser l'erreur, mais elles n'interviendront pas avant l'été, ce qui rend problématique les acquisitions du premier semestre.

19. Voir Isabelle Bruno, Emmanuel Didier, *Benchmarking : l'État sous pression statistique*, Paris, Zones, 2013.

20. Source : OEL/SOFRES 94 pour DLL/SCAM – SGDL / SNE / DISTB. Cité par Hervé Renard, « Achat et emprunt de livres : concurrence ou complémentarité ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, 1995, n° 5, pp. 26-34. [En ligne] : < <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1995-05-0026-001> >.

21. Voir Robert K. Merton, "The Self Fulfilling Prophecy", *Antioch Review*, 1948, n°2, vol. 8, p. 195.

22. Éditions 10/18, Presses Pocket, LGF Le Livre de poche, collections Points des éditions du Seuil, Folio des éditions Gallimard, Babel des éditions Actes Sud, Picquier poche des éditions Philippe Picquier, etc.

23. Source : Documents établis par le Service scientifique des bibliothèques de la Ville de Paris pour l'année 2004.

24. Voir Gérard Mauger, Claude Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1998, n° 123, pp. 3-24.

25. Jean-Pierre Seguin, *Eugène Morel et la lecture publique (1869-1934) : un prophète en son pays* [portrait et choix de textes], Paris, Bibliothèque publique d'information – Centre Pompidou, 1994.

26. Michel Bouvy, « Une revue professionnelle de combat : Médiathèques publiques », in André Ansroul (dir.), *Mémoires pour demain : Mélanges en l'honneur de Albert Ronsin, Gérard Thirion et Guy Vaucel*, Laxou, Groupe lorraine de l'Association des bibliothécaires de France, 1995.

27. Michel Melot, « Grandeur et lacunes de l'activité des bibliothèques publiques françaises », *art. cité*, pp. 375-385.

28. Voir Gérard Mauger, Claude Poliak, Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*, Bellecombe-en-Bauges, [rééd.], Éditions du Croquant, 2010 (Coll. Champ social).

29. Sur ce qui est une complémentarité achats/emprunts plus qu'une concurrence, voir : François Rouet, « De la concurrence entre les pratiques d'emprunt et d'achat de livres : l'impossible simplicité », in Bernadette Seibel (dir.), *Lire, faire lire : des usages de l'écrit aux politiques de lecture*, *op. cit.*, pp. 189-224.

30. Voir Bernard Lahire, *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2006.

31. Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, *op. cit.*, p. 139.

32. Madeleine Deloule, « Le choix des livres par les bibliothécaires », Journées d'étude de l'Association des directeurs de bibliothèques départementales de prêt (ADBBDP), Nîmes, 8-10 novembre 1999. [En ligne] : < <http://www.adbdp.asso.fr/spip.php?article521> >.